

CHAPITRE IX

MISSIONS DANS LE DIOCÈSE DE NANTES — CALVAIRE DE PONTCHATEAU

Chers amis, tressaillons d'allgresse,
Nous avons le Calvaire chez nous.
Courons-y, la charité nous presse,
Allons voir Jésus-Christ mort pour tous!

Les hommes, en éloignant Montfort, ne songeaient qu'à satisfaire leurs passions, et travaillaient, sans le savoir, à accomplir les décrets divins. Dieu, en effet, voulait se créer un peuple de héros pour des luttes gigantesques, qui étonneraient l'univers. Le Bienheureux était l'instrument providentiel désigné pour cette grande œuvre. Il fallait donc qu'il allât dans la Vendée militaire, afin de répandre des semences de foi, d'où germeraient des héros et des martyrs.

Le diocèse de Nantes vit avec bonheur Montfort reprendre ses fonctions apostoliques. La première mission du Bienheureux fut à Saint-Similien, paroisse de Nantes. Son zèle tout surnaturel, qui bravait toute considération humaine et stigmatisait le vice sans ménagement, ne fut pas du goût de quelques libertins. Ils résolurent de se débarrasser de celui qui les flagellait de sa parole vengeresse. Un soir donc, ils l'attendirent et se préparaient à lui faire un mauvais parti, quand les gens du peuple accoururent à l'aide de leur missionnaire, avec des pierres

et des bâtons. Les rôles étaient changés. Les mauvais drôles qui avaient attaqué Montfort furent heureux de trouver plus de charité dans son cœur que dans les leurs; car, sans son intervention, ils eussent été massacrés sur place.

A Nantes, les pauvres reconnurent vite dans le Bienheureux un véritable ami. C'était par eux qu'il avait commencé la mission. Ils le voyaient s'occuper de leurs besoins temporels, en même temps que de leurs intérêts spirituels, les inviter à sa table et les entourer d'un respect qu'ils n'étaient guère habitués à rencontrer, même dans les milieux les plus chrétiens. Aussi comme on le vénérail! Ses paroles étaient accueillies comme celles d'un ange du ciel.

Ce n'était pas seulement le peuple qui subissait l'influence de l'homme de Dieu; ses paroles impressionnaient également les esprits cultivés, les personnes du plus haut rang. M. Barin, vicaire général, esprit fin et délicat, fut curieux de constater par lui-même ce phénomène extraordinaire. Il vint un jour, en compagnie du P. Martinet, Jésuite, entendre le saint prédicateur. De prime abord, grande fut sa surprise de voir pleurer non seulement l'auditoire populaire, mais aussi des ecclésiastiques et autres gens distingués, ordinairement peu portés aux larmes. Néanmoins, il se mit en garde et se roidit contre l'émotion. Mais les paroles de Montfort étaient comme autant de traits qui perçaient les cœurs, comme autant de rayons qui les embrasaient d'amour. M. Barin ne put résister à cette éloquence toute surnaturelle : de douces larmes coulèrent de ses yeux, pendant que son cœur était rempli des sentiments de la plus tendre dévotion. Dès lors, ce vicaire général regarda Montfort comme un saint, et ne cessa de l'aimer et de le protéger. C'est à lui qu'on doit l'épithète placée auprès du tombeau du saint missionnaire.

Voici un fait extraordinaire, arrivé pendant la mission de Saint-Similien. Une pieuse demoiselle, qui devint plus tard supérieure de l'hôpital de Guérande, était venue un jour de grand matin à l'église, pour entendre le saint prédicateur. Comme elle n'avait apporté aucune provision, elle se trouva dans l'après-midi prise d'une faiblesse extrême, et s'assit sur une pierre à la porte de l'église. A ce moment, une dame au visage majestueux et doux vint à elle, lui présentant un morceau de pain : « Prenez, ma fille, et mangez ce pain. » Quelle était cette dame charitable? Peut-être la Vierge Marie. Toujours est-il que ce pain, préparé sans doute par la main des anges, fut trouvé délicieux.

Vallet, après Saint-Similien, eut aussi sa mission. Là, même affluence, même assiduité aux exercices, même ardeur à s'instruire et à se donner à Dieu. Il n'y eut qu'un seul homme à résister à la grâce. Dieu le punit d'une manière terrible. Pendant que Montfort excitait les fidèles à la contrition, pour les préparer à l'absolution, un orage violent éclata, et écrasa le pécheur impénitent.

La sainte dévotion du Rosaire fut établie à Vallet, afin de faire croître la semence de vie déposée dans les âmes. Malheureusement, sous l'influence du démon, qui craint tant cette prière toute-puissante, elle fut bientôt négligée et tomba complètement. Le Bienheureux en conçut un vif déplaisir. Voulant témoigner son mécontentement, il refusa de passer par Vallet, quoique ce fût son chemin le plus court, un jour qu'il se rendait de Roussay à Nantes. La leçon profita. On se hâta de reprendre la pratique si chère au serviteur de Marie.

La mission qui suivit exigeait une grande délicatesse et une patience sans bornes. La paroisse de la Chevrollière avait, pour diverses raisons, extrêmement besoin d'une mission; mais le curé ne voulait pas en entendre parler,

M. Barin l'imposa d'office, et, confiant dans la vertu de Montfort, lui ordonna de la prêcher. Le curé, qui avait cédé à la force, combattit de tout son pouvoir les efforts de l'homme de Dieu. Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, la mission eut le plus heureux succès; à part quelques récalcitrants, la paroisse tout entière suivit les exercices. Le pauvre pasteur, outré de voir que ses brebis n'écoutaient plus sa voix, parut un jour à l'autel, avec surplis et étole. C'était le moment où les fidèles savouraient en pleurant les suaves paroles, dont le Bienheureux venait de nourrir leurs âmes. Quelle ne fut pas leur tristesse d'entendre leur curé prononcer de sanglantes invectives contre leur bon missionnaire et les engager eux-mêmes à rester chez eux, au lieu d'écouter des niaiseries et des bagatelles. *J'ai pitié de vous*, disait-il. On le lui rendit bien; ce fut tout ce qu'il gagna.

Enchanté de cette charmante croix, Montfort récita le *Te Deum* avec son collaborateur, M. des Bastières. « La mission sera bonne, dit-il, car elle est bien combattue. » En effet, M. des Bastières assure n'avoir jamais vu autant de conversions.

A ces épreuves, s'ajouta celle de la maladie. C'était pitié de voir le Bienheureux tremblant de fièvre, souffrant d'horribles douleurs, le visage défait comme un mort, gravir péniblement les degrés de la chaire. Tout d'abord, on le croyait incapable de dire un mot; mais sa parole n'en était que plus puissante et plus persuasive. La maladie le quitta à la plantation de croix. Malgré sa fièvre, malgré une pluie battante, il suivit pieds nus le parcours de la procession, comme les 200 hommes chargés de porter la croix. Quand il eut bien marché dans la boue, et prêché avec une ardeur, une force surprenante, il se sentit complètement guéri, tandis que plus de 60 personnes se

trouvaient gravement indisposées. « Je suis sûr, dit M. des Bastières, qu'aucun médecin n'ordonnerait pareil remède pour guérir de la fièvre et de la colique. »

Vers le mois de novembre 1708, Montfort exerça son zèle à Vertou. Autant la mission de la Chevrollière avait été combattue, autant celle de Vertou fut favorisée. C'est ce qui faisait la désolation de l'amant de la croix. Ne trouvant pas sa bien-aimée, il voulait partir. « Que nous sommes mal ici, disait-il à M. des Bastières. — Point du tout, répliquait celui-ci, où irions-nous pour être mieux? Nous avons tout à souhait. — Justement, reprenait le Bienheureux, nous sommes trop à notre aise, nous sommes très mal. Notre mission sera sans fruit, parce qu'elle n'est pas appuyée et fondée sur la croix. Nous sommes trop aimés ici, voilà ce qui me fait souffrir. *Point de croix, quelle croix!* » Son confrère lui fit observer, que, s'il n'avait pas de croix, ce n'était pas sa faute, surtout ce n'était pas son habitude. On ne devait pas pour cela laisser l'œuvre de Dieu incomplète. Montfort se soumit en soupirant. Toutefois, malgré ses craintes, la mission ne laissa pas d'être féconde en heureux résultats.

C'est à Vertou que Montfort guérit subitement un de ses Frères coadjuteurs, nommé le Fr. Pierre. Le pauvre malade souffrait par tout le corps, ne pouvant pas même étendre la main, ni se tourner dans son lit. « Voulez-vous m'obéir? lui dit son bon Père. — De tout mon cœur répondit le patient. — Eh bien! je vous commande de vous lever dans une heure d'ici, et de nous servir à table. » Une heure après, le Fr. Pierre était à son poste, debout et bien portant.

A la suite de ces travaux, le Bienheureux donna une mission à Saint-Fiacre, puis une retraite aux Pénitentes de Nantes. A la mi-février 1709, nous le retrouvons à Cam-

bon où il abolit de grands abus, en particulier les danses et les réunions dangereuses des garçons et des filles. Mais où son zèle, et en même temps son influence sur les foules, brillèrent du plus vif éclat, ce fut dans la restauration de l'église. Les hommes, entraînés par son éloquence, lui obéissaient comme des enfants. Bientôt l'église, auparavant si délabrée, reprit un aspect religieux. Malheureusement, en blanchissant les murs intérieurs, il fallut effacer les armes du seigneur. De là, grande colère de la part des officiers de la Seigneurie. Le sénéchal de Cambon en tête, ils vinrent menacer Montfort, qui ne se montra nullement repentant, et se rit de leur indignation. Il savait bien n'avoir rien à craindre du seigneur, qui n'était autre que le pieux cardinal de Croislin. C'est à ce sujet, dit-on, que le missionnaire fit son cantique : *Soupirons, gémissons.*

On voit, au lieu du nom du Seigneur immortel,
Les armes de Monsieur au milieu de l'autel
Le prêtre et le mulet portent ses armoiries,
L'un l'honneur à l'autel, et l'autre aux écuries.

Si quelque chose est propre en la maison de Dieu,
C'est le banc de la dame ou du seigneur du lieu.
Sur des murs délabrés, leurs armes sont bien peintes,
Si l'on a de la foi, qu'on entre dans mes plaintes.

A Crossac, le Bienheureux, avec l'aide de sa bonne Mère, détruisit un abus contre lequel avait lutté vainement l'autorité diocésaine. Tous les paroissiens se faisaient enterrer dans l'église; ils avaient même obtenu un arrêt du Parlement de Bretagne, qui consacrait leur prétendu droit. La logique victorieuse de Montfort, la chaleur de sa parole, surtout sa bonté et son ardente charité, finirent par amener les fidèles à renoncer à leur coutume, et à

signer l'acte de désistement devant le notaire. L'insigne malpropreté de l'église fit place à la décence.

Deux croix affligèrent beaucoup le Bienheureux à la fin de cette mission : le départ d'un missionnaire, et la révolte d'un Frère coadjuteur. Toutefois, au lieu de murmurer, il se contenta d'ajouter un couplet à un de ses cantiques :

Un ami m'est infidèle;
Dieu soit béni!
Un serviteur m'est rebelle,
Dieu soit béni!
Dieu fait tout ou le permet,
C'est pourquoi tout me satisfait.

Mais le moment est proche où le Bienheureux devra faire appel à toute sa foi et à toute sa générosité, car Dieu lui réserve une de ces lourdes croix que seuls les grands saints savent porter; « une de ces croix d'un si grand prix, que c'est tout ce que la Mère de Dieu peut obtenir de son Fils pour ses fidèles serviteurs (1). » Nous voulons parler de sa grande humiliation de Pontchâteau. Avant de se rendre dans cette paroisse, le missionnaire évangélisa Besné, la Boissière, la Remaudière, Landemont et Saint-Sauveur. Il ne nous reste aucun document écrit sur ces missions, celle de Pontchâteau ayant absorbé l'attention des historiens, à cause de son fameux Calvaire. On a vu que le Bienheureux avait coutume de planter, dans les paroisses, où il annonçait la parole de Dieu, une croix commémorative des grâces accordées par Notre-Seigneur. La vue d'une population essentiellement chrétienne lui inspira la pensée de réaliser un projet plus grandiose. Puisque Jérusalem était aux mains des infidèles, ne pourrait-on pas cependant donner aux fidèles une idée de la Ville Sainte, leur fournir une vive représentation des

(1) *Amour de la divine Sagesse*, p. 174.

lieux sanctifiés par les souffrances du Sauveur? Ce projet fut soumis à l'approbation des missionnaires, des prêtres, des paroissiens : tous l'accueillirent avec enthousiasme. On croit entendre déjà ce cri tant de fois répété depuis, à Pontchâteau :

Faisons un Calvaire ici
Faisons un Calvaire.

Aucun endroit ne convenait mieux pour le monument, que la vaste lande de la Madeleine. L'emplacement, d'ailleurs, en fut miraculeusement désigné par deux blanches colombes, qui, à plusieurs reprises, y portèrent des bequées de terre. Les anciens racontèrent que, quarante ans auparavant, c'est-à-dire, au temps de la naissance de Montfort, on avait vu, sur l'heure de midi, par un temps fort clair, des croix et des étendards descendre du ciel sur ce même endroit; puis, l'air avait retenti d'un grand bruit, qui avait fait fuir les troupeaux dans les villages voisins. Cette scène mystérieuse s'était terminée par un concert d'une suave harmonie.

Ces récits, ajoutés aux prodiges présents, surtout l'éloquence irrésistible du Bienheureux, déterminèrent un mouvement merveilleux de foules, accourant pour prendre part à la construction du Calvaire. Pendant quinze mois consécutifs, on vit constamment chaque jour, sur la lande de la Madeleine, de deux cents à quatre cents ouvriers de bonne volonté, venus de tous côtés, même des pays étrangers, comme de la Flandre et de l'Espagne. Ce n'étaient pas seulement de robustes paysans, mais des femmes, des jeunes filles, des enfants, des prêtres, des bourgeois, des gentilshommes, heureux et fiers de contribuer personnellement au triomphe de la Croix. Le seul salaire qu'ils demandaient était de contempler le beau

Christ, qui reposait dans une grotte éclairée par la pâle lumière d'une petite lampe.

Montfort était l'âme de l'entreprise; il ne cessait d'animer les travailleurs par des traits enflammés, par le chant des cantiques en l'honneur de la Croix, et la récitation du Saint Rosaire. Les missions n'étaient par pour cela négligées; ce bienfait fut successivement accordé à Missillac, Herbignac, Camoël, Assérac, Saint-Donatien de Nantes et Bouguenais. Les jours de congé, le saint prêtre venait visiter ses pieux ouvriers, et surveiller les travaux.

Enfin, à force de fatigues et de peines, la montagne du Calvaire fut achevée. Un mur entourait la plate-forme et supportait un Rosaire, dont les grains avaient la grosseur d'un boulet de canon. Trois croix furent dressées sur le sommet du Calvaire. Celle de Notre-Seigneur, qui n'avait pas moins de cinquante pieds de long, était rouge; celle du bon larron était verte, et celle du mauvais, noire. Sur la croix du milieu, on suspendit le beau Christ, tant vénéré pendant le cours des travaux; au pied, se trouvait Marie, la Mère de douleurs, accompagnée de saint Jean et de sainte Madeleine. La Vierge et son Rosaire, on le voit, n'étaient point oubliés. Cependant, pour imprimer leur dévotion plus profondément dans l'esprit des pèlerins, Montfort fit planter autour du monument 150 sapins, et, de distance en distance, 15 cyprès : immense Rosaire, à l'ombre duquel on pouvait satisfaire sa dévotion et trouver la fraîcheur. De plus, sur le bord du chemin qui montait en spirale à la plate-forme, le Bienheureux avait réservé des emplacements pour trois chapelles, où seraient représentées les trois sortes de mystères du Rosaire.

Cette œuvre si admirable demandait, pour couronnement, une solennelle bénédiction. Avec la permission de

l'évêque de Nantes, Montfort fixa la cérémonie au jour de l'Exaltation de la Sainte Croix (14 septembre 1710). Rien ne fut négligé pour donner plus d'éclat à la fête. Quatre excellents prédicateurs avaient accepté de prêcher aux quatre côtés de la Sainte Montagne. La contrée entière s'ébranlait; les foules manifestaient une joie et une dévotion extraordinaires, quand survint une nouvelle qui jeta la consternation aux cœurs des pieux pèlerins. L'évêque de Nantes interdisait au Bienheureux de bénir son Calvaire. Au milieu de la désolation universelle, l'ami de la croix garda sa tranquillité sereine; il crut bon, néanmoins, d'aller supplier le prélat de lever sa défense; mais cette démarche fut complètement inutile. Soumis à la volonté de Dieu, Montfort reprit la route de Pontchâteau, où il n'arriva que le lendemain de la fête. On lui apprit que, sauf la bénédiction, tout son programme avait été fidèlement exécuté.

Dès le dimanche suivant, le saint prêtre ouvrit une mission à Saint-Molf. Quatre jours ne s'étaient pas écoulés qu'une nouvelle épreuve vint fondre sur lui : défense lui était faite, de la part de l'évêque, de continuer les saints exercices. Mais ces peines n'étaient pour ainsi dire que des essais qui devaient préparer l'âme du Bienheureux à une plus grande humiliation. « Tous les ans, vers la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, disait-il, il avait coutume de recevoir de son bon Maître quelque portion de sa croix. » Cette année, son cœur dut être satisfait. Les Jansénistes, ses ennemis, non seulement le rendirent suspect à l'évêque, par les plus odieuses accusations, mais ils représentèrent aux autorités civiles le Calvaire de Pontchâteau, comme un péril permanent pour la sûreté de l'État : la Cour envoya donc l'ordre de le démolir.

Cinq cents travailleurs furent réquisitionnés dans le

pays par le commandement de la milice; mais ces braves chrétiens, apprenant l'office qu'on leur imposait, laissèrent tomber leurs outils. Autant ils avaient mis d'ardeur à élever le Calvaire, autant ils montraient de répugnance à le détruire : *ils n'avaient plus maintenant que des bras de laine*, nous dit un historien du Bienheureux. Toutefois, dans la crainte de quelque profanation, ils descendirent eux-mêmes le Christ de la Croix, mais avec tant de respect et de dévotion, qu'on eût cru assister à la scène du Golgotha. Après trois mois, la moitié de la montagne était renversée; la haine satisfaite jugea que c'était assez.

Pendant ce temps, Montfort donnait le beau spectacle d'une patience vraiment héroïque : *Dieu soit béni*, tel fut son seul mot. « Le Seigneur a permis que j'aie fait ce Calvaire, disait-il à un ami, il permet aujourd'hui qu'il soit détruit. Que son saint nom soit béni! » Puis, sans murmurer ni se plaindre, il s'en alla faire une retraite chez les Jésuites, ses amis de tous les temps. Ces bons religieux, en butte eux-mêmes aux attaques de la secte janséniste, témoignèrent toujours une grande sympathie au pauvre prêtre persécuté pour la bonne cause. Ils furent profondément édifiés, dans la présente circonstance, de son égalité d'âme, de sa paix inaltérable. « Ce que j'avais su de lui, rapporte le P. Préfontaine qui l'accueillit, me l'avait fait regarder comme un homme de bien; mais cette patience, cette soumission à la Providence, dans une occasion si délicate, la sérénité, la joie même, qui paraissait sur son visage, malgré un coup si accablant pour lui, me le firent regarder comme un saint. »

Où donc le Bienheureux avait-il puisé ce courage surhumain? On l'a deviné, c'est dans le Cœur sacré de Marie. « Lesserviteurs fidèles de cette bonne Mère, dit-il lui-même, ont plus d'occasion de souffrir que ceux qui lui sont moins

dévoués. On les contredit, on les persécute, on les calomnie..... Étant les plus grands favoris de Marie, ils reçoivent d'elle les plus grandes grâces et faveurs du ciel, qui sont les croix. Mais je soutiens que ce sont aussi les serviteurs de Marie, qui portent ces croix avec plus de facilité, de mérite et de gloire; et ce qui arrêterait mille fois un autre ou le ferait tomber, ne les arrête pas une fois et les fait avancer, parce que cette bonne Mère, toute pleine de grâces et de l'onction du Saint-Esprit, confit toutes ces croix, qu'elle leur taille, dans le sucre de sa douceur maternelle et dans l'onction du pur amour (1). » Heureux celui qui, comme Montfort, s'est consacré tout entier au service de Marie!

A la suite de cette retraite, où son âme avait savouré en union avec Jésus et Marie les âpres joies de la croix, Montfort passa trois mois à Nantes, dans l'exercice de la charité. Il fonda une association de piété, appelée confrérie des Amis de la Croix. Les incurables lui durèrent l'établissement d'un hôpital. Ce fut lui aussi qui inspira à une pieuse personne d'ouvrir, place de Bretagne, une maison pour les convalescents.

Mais sa charité éclata surtout pendant une terrible inondation de la Loire, qui avait envahi plusieurs quartiers de la ville. On vit le saint prêtre aller, au péril de sa vie, porter des vivres à des malheureux, qui, sans lui, seraient morts de faim. Tant de dévouement ne lui fit pas trouver grâce devant ses ennemis. Ils continuèrent à l'accuser auprès de l'évêque, et obtinrent qu'il ne fût pas rétabli dans ses fonctions apostoliques.

Alors Montfort, se souvenant du précepte de l'Évangile, quitta les lieux où il était persécuté et ne pouvait plus faire l'œuvre de Dieu, pour se rendre dans d'autres plus favorables.

(1) *Vraie dévotion*, p. 112.

Mais, avant de sortir avec lui du diocèse de Nantes, faisons en quelques mots l'histoire de son Calvaire. Pendant qu'on détruisait ce pieux monument, Montfort prédit qu'il serait rétabli à deux fois différentes : cette prophétie a eu son plein accomplissement. Une première fois, les Pères de la Compagnie de Marie restaurèrent le Calvaire, à la suite d'une mission donnée à Pontchâteau. Ruiné de nouveau sous la Révolution, le monument fut de nouveau réparé. L'honneur en revint à M. Gouray, curé de Pontchâteau, qui fut puissamment aidé dans cette œuvre par les paroisses voisines, si sympathiques au bon Père de Montfort.

Enfin, les Pères de la Compagnie de Marie, appelés en 1865, par Monseigneur l'évêque de Nantes, pour desservir le pèlerinage, espèrent réaliser le vaste plan de leur Bienheureux Père. Bientôt Jérusalem sera transportée sur la lande de la Madeleine. Déjà le prétoire de Pilate, le jardin de Gethsémani, la grotte de l'agonie, les stations d'un immense chemin de croix, excitent la dévotion des fidèles aux souffrances de Jésus. Marie a sa place dans ces travaux. Outre que l'église du pèlerinage lui est consacrée sous le vocable de Notre-Dame des Sept-Douleurs, des monuments s'élèveront pour représenter les mystères de son Rosaire. C'est ainsi que vient d'être fidèlement reproduite la petite maison de Nazareth, où le Verbe s'est incarné dans le sein de la Vierge. Fruits de la charité, ces édifices ont été en grande partie élevés par les paroissiens des environs, héritiers de la foi de leurs ancêtres. Comme du temps de Montfort, ces ouvriers volontaires travaillent gratuitement, en priant et en chantant des cantiques.

De temps en temps, ils interrompent leur labeur pour réciter quelques dizaines du Rosaire. Leur récompense,

le soir, est de recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement et de baiser les reliques du Bienheureux. Aussi, que de grâces sont accordées dans ce lieu béni! Montfort avait chanté :

Oh! qu'en ce lieu l'on verra de merveilles,
Que de conversions,
De guérisons, de grâces sans pareilles!

Les miracles, en effet, n'ont cessé de germer sur cette terre, où le saint missionnaire avait tant souffert et provoqué chez les autres tant de dévouement. De nos jours, les merveilles continuent. Il semble que le Calvaire de Pontchâteau soit le lieu privilégié, que le Bienheureux ait choisi pour montrer son grand crédit auprès de Jésus et de Marie (1).

(1) Une petite publication, *l'Ami de la croix*, relate, tous les mois, ce qui se passe de plus intéressant au Calvaire et les grâces obtenues par l'intercession du Bienheureux. (Prix : 2 fr. 50; s'adresser aux Pères.) (Pontchâteau-Loire-Inférieure.

CHAPITRE X

MISSIONS DANS LES DIOCÈSES DE LUÇON ET DE LA ROCHELLE

Répandez, ô Mère admirable,
Dans nos cœurs toutes vos vertus,
Afin que le très doux Jésus
Y fasse un séjour agréable.
Répandez votre amour en nous,
Nous aimerons votre cher Fils par vous

Dans son dernier séjour à Nantes, notre Bienheureux avait resserré les liens qui l'attachaient à la Mère de Dieu en se faisant admettre dans le Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Dès lors, son amour pour le Rosaire ne fit que s'accroître. Jusque-là, il n'avait rien négligé pour rendre populaire cette belle dévotion : formules et cantiques pour l'offrande des dizaines, tableaux, bannières représentant les mystères de la vie de Jésus et de Marie, instructions, chants et surtout exemples, tout lui avait servi pour faire connaître et aimer le Rosaire. A ses yeux, ce n'était pas une dévotion ordinaire; il la jugeait presque nécessaire. L'âme qui n'est pas arrosée de l'*Ave Maria*, disait-il, ne peut pas porter de fruit; au contraire, avec cette prière bénie, elle peut s'élever aux sommets de la sainteté. Entre les mains du saint missionnaire, le Rosaire devenait une pierre de touche, pour discerner les personnes conduites par le bon Esprit de celles qui se trouvaient dans l'illusion, une chaîne mystérieuse pour arracher les pécheurs